

Denis DIDEROT, Encyclopédie, article « Réfugiés », 1765.

1 RÉFUGIÉS, (*Hist. mod. politiq.*) C'est ainsi que l'on nomme les Protestants
français que la révocation de l'édit de Nantes¹ a forcés de sortir de France, et de chercher
un asile dans les pays étrangers, afin de se soustraire aux persécutions qu'un zèle²
aveugle et inconsidéré leur faisait éprouver dans leur patrie. Depuis ce temps, la France
5 s'est vue privée d'un grand nombre de citoyens qui ont porté à ses ennemis des arts, des
talents, et des ressources dont ils ont souvent usé contre elle. Il n'est point de bon
Français qui ne gémissent depuis longtemps de la plaie profonde causée au royaume par la
perte de tant de sujets utiles. Cependant, à la honte de notre siècle, il s'est trouvé de nos
jours des hommes assez aveugles ou assez impudents³ pour justifier aux yeux de la
10 politique et de la raison, la plus funeste démarche qu'ait jamais pu entreprendre le conseil
d'un souverain. Louis XIV, en persécutant les Protestants, a privé son royaume de près
d'un million d'hommes industrieux⁴ qu'il a sacrifiés aux vues intéressées et ambitieuses
de quelques mauvais citoyens, qui sont les ennemis de toute liberté de penser, parce
qu'ils ne peuvent régner qu'à l'ombre de l'ignorance. L'esprit persécuteur devrait être
15 réprimé par tout gouvernement éclairé : si l'on punissait les perturbateurs qui veulent
sans cesse troubler les consciences de leurs concitoyens lorsqu'ils diffèrent dans leurs
opinions, on verrait toutes les sectes⁵ vivre dans une parfaite harmonie, et fournir à
l'envi⁶ des citoyens utiles à la patrie, et fidèles à leur prince. Quelle idée prendre de
l'humanité et de la religion des partisans de l'intolérance ? Ceux qui croient que la violence
20 peut ébranler la foi des autres, donnent une opinion bien méprisable de leurs sentiments et de
leur propre constance. Voyez **PERSECUTION & TOLERANCE**.

1 L'édit de Fontainebleau, signé par Louis XIV le 18 octobre 1685, révoque l'édit de Nantes par lequel Henri IV, en 1598, avait octroyé une certaine liberté de culte aux protestants.

2 Ardeur, empressement, dévouement mis au service d'une cause.

3 Qui agit volontairement d'une manière jugée offensante, effrontée.

4 Qui fait preuve d'habileté, d'adresse; qui a du savoir-faire, de l'ingéniosité.

5 (Hist.) Ensemble de personnes qui se réclament d'un même maître et professent sa doctrine philosophique, religieuse ou politique, ses opinions.

6 En rivalisant, avec émulation, à qui mieux mieux.

Georges PEREC, Ellis Island, 1980, extrait de la IIe partie « Description d'un chemin ».

Georges Perec est né à Paris le 7 mars 1936. Ses parents étaient des émigrés d'origine juive polonaise. Il devient très tôt orphelin : son père est tué au front en juin 1940; sa mère ne reviendra pas d'Auschwitz où elle fut déportée en 1943. Écrivain, il a exploré de nombreuses possibilités romanesques et devient membre de l'Oulipo¹ en 1967. En 1979, il visite Ellis Island avec Robert Bober. Ils en ont tiré un film en 1980, dont le texte lu en voix-off a fait l'objet d'une publication. En voici un extrait (tiré des pages 52-58 de l'ouvrage publié aux éditions P.O.L.):

1 [...] ne pas dire seulement : seize millions d'émigrants sont passés en trente ans par Ellis Island

mais tenter de se représenter

ce que furent ces seize millions d'histoires individuelles, ces seize millions d'histoires identiques et différentes de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants chassés de leur terre natale par la

5 famine ou la misère,

l'oppression politique, raciale ou religieuse,

et quittant tout, leur village, leur famille, leurs amis, mettant des mois et des années à rassembler

l'argent nécessaire au voyage,

et se retrouvant ici, dans une salle si vaste que jamais

10 ils n'avaient osé imaginer qu'il pût y en avoir quelque part d'aussi grande,

alignés en rangs par quatre,

attendant leur tour

il ne s'agit pas de s'apitoyer mais de comprendre

quatre émigrants sur cinq n'ont passé sur Ellis Island que quelques heures

15 ce n'était, tout compte fait, qu'une formalité anodine,

le temps de transformer l'émigrant en immigrant,

celui qui était parti en celui qui était arrivé,

mais pour chacun de ceux qui défilait

devant les docteurs et les officiers d'état civil,

20 ce qui était en jeu était vital :

ils avaient renoncé à leur passé et à leur histoire,

ils avaient tout abandonné pour tenter de venir vivre

ici une vie qu'on ne leur avait pas donné le droit de

vivre dans leur pays natal

25 et ils étaient désormais en face de l'inexorable

ce que nous voyons aujourd'hui est une accumulation informe, vestige de transformations, de démolitions, de restaurations successives

entassements hétéroclites, amas de grilles,

fragments d'échafaudages, tas de vieux projecteurs

30 des tables, des bureaux, des armoires-vestiaires et des classeurs rouillés, des montants de lits, des bouts de bois, des bancs, des rouleaux de revêtements pour toitures, n'importe quoi : une grande

casserole, une passoire, une pompe à incendie, une cafetière, une machine à calculer, un ventilateur,

des bocaux, des plateaux de self-service, des tuyaux, une brouette, un reste de diable, des

formulaires, un livre de cantiques, des gobelets de carton,

35 une espèce de jeu de l'oie

1 Ouvrir de littérature potentielle.

- ce n'est pas seulement le temps qui a ravagé Ellis Island,
ni l'humidité, ni le sel,
mais les pillages :
- 40 pendant près de vingt ans, l'îlot, désaffecté, à peine gardé, a été systématiquement mis à sac par des
revendeurs de ferraille qui venaient y chercher des matériaux d'année en année plus précieux :
le cuivre des robinetteries,
le laiton des boutons de porte,
le zinc des toitures,
le plomb des canalisations,
- 45 le fer forgé des rampes d'escaliers,
le bronze des lampadaires et des lustres,
tout ce qu'ils pouvaient emporter sur leurs barques,
laissant pourrir sur place des monceaux de meubles,
des piles de matelas et de sommiers rouillés, des amoncellements d'oreillers crevés
[...]
- 50 ce que moi, Georges Perec, je suis venu questionner ici,
c'est l'errance, la dispersion, la diaspora².
Ellis Island est pour moi le lieu même de l'exil,
c'est-à-dire
le lieu de l'absence de lieu, le non-lieu, le nulle part.
- 55 c'est en ce sens que ces images me concernent, me fascinent, m'impliquent,
comme si la recherche de mon identité
passait par l'appropriation de ce lieu-dépotoir
où des fonctionnaires harassés baptisaient des Américains à la pelle.
ce qui pour moi se trouve ici
- 60 ce ne sont en rien des repères, des racines ou des traces,
mais le contraire : quelque chose d'informe, à la limite du dicible,
quelque chose que je peux nommer clôtüre, ou scission ou coupure,
et qui est pour moi très intimement et très confusément lié au fait même d'être juif
[...]

² **DIASPORA**, subst. Fém.

HIST. Dispersion des Juifs à travers le monde à la suite des persécutions de l'Antiquité.

P. ext. État de dispersion d'un peuple, d'une communauté.

Laurent GAUDÉ, *Eldorado*, 2006, VII « L'homme Eldorado »
(extraits des pages 136-137 Édition J'ai Lu)

[...]

1 Catane¹ s'éloignait. Dans sa barque silencieuse, il se sentait à la dimension du ciel. Il était une infime partie de l'immensité qui l'entourait, mais une partie vivante. Il avait peur, bien sûr, mais d'une peur qui lui fouettait les sangs. Il partait là-bas, dans ce pays d'où ils venaient tous. Il allait faire comme eux : passer des frontières de nuit, aller voir comment les
5 hommes vivent ailleurs, trouver du travail, gagner de quoi survivre. Il avait mis le cap sur la Libye. Il ne savait pas ce qu'il ferait une fois là-bas. Il n'avait plus aucun plan. L'instant imposerait son rythme. Il resterait peut-être sur les côtes libyennes pour travailler ou plongerait plus avant dans le continent africain. Cela n'avait pas d'importance. Pour l'heure, il laissait sa barque fendre la mer.

10 Plus tard dans la nuit, il aperçut une masse énorme à l'horizon. C'était l'île de Lampedusa². Il ne voulut pas s'y arrêter. La silhouette noire de l'île lui fit l'effet d'une dernière bouée de port avant la haute mer. Le rocher qu'ils rêvaient tous d'atteindre, le rocher qu'il avait si longtemps gardé comme un cerbère fidèle lui sembla un caillou laid qu'il fallait abandonner derrière soi au plus vite.

15 « Je suis nu, pensa-t-il. Comme seul un homme sans identité peut l'être. » La nuit l'entourait avec douceur. Les vagues berçaient son embarcation avec des attentions de mère. Lampedusa disparaissait. Il repensa alors à ce qu'avait dit l'inconnu au cimetière : « L'herbe sera grasse et les arbres chargés de fruits... Tout sera doux là-bas. Et la vie passera comme une caresse. » L'Eldorado. Il ne pensait plus qu'à cela. Il savait bien qu'il allait à
20 contre-courant du fleuve des émigrants. Qu'il allait au-devant de pays où la terre se craquelle de faim. Mais il y avait l'Eldorado tout de même, et il ne pouvait s'empêcher d'y rêver. La vie qui l'attendait ne lui offrirait ni or ni prospérité. Il le savait. Ce n'est pas cela qu'il cherchait. Il voulait autre chose. Il voulait que ses yeux brillent de cet éclat de volonté qu'il avait souvent lu avec envie dans le regard de ceux qu'il interceptait.

25 L'air, déjà, était plus vif autour de lui. Les instants plus intenses. Il allait devoir penser à nouveau, élaborer des plans, se battre. Il ne pouvait compter que sur ses propres forces. Comment fait-on pour obtenir ce que l'on veut lorsque l'on n'a rien ? De quelle force et de quelle obstination faut-il être ?

30 Tout serait dur et éprouvant, mais il ne tremblait pas. Le froid déjà l'entourait. L'humidité rendait sa peau collante mais il avait le sentiment de vivre. La mer était vaste. Il disparaissait dans le monde. Il allait être, à son tour, une de ces silhouettes qui n'ont ni nom ni histoire, dont personne ne sait rien — ni d'où elles viennent ni ce qui les anime. Il allait se fondre dans la vaste foule de ceux qui marchent, avec rage, vers d'autres terres. Ailleurs. Toujours ailleurs. Il pensait à ces heures d'efforts qui l'attendaient, à ces combats qu'il
35 faudrait mener pour atteindre ce qu'il voulait. Il était en route. Et il avait décidé d'aller jusqu'au bout. Il n'était plus personne. Il se sentait heureux. Comme il était doux de n'être rien. Rien d'autre qu'un homme de plus, un pauvre homme de plus sur la route de l'Eldorado.

1 Ville de Sicile (côte est) dans laquelle vivait Salvatore Piracci, commandant dans la marine militaire italienne.

2 Île du Sud de l'Italie, point d'entrée privilégié pour les immigrés irréguliers qui veulent gagner l'Europe.